

leur approbation de ma conduite pendant la durée de mon administration municipale ; cette adresse que je transmettrai avec orgueil à mes enfants, était plus que je n'avais raison d'attendre pour les faibles services que j'avais rendus à ceux qui me l'offraient, et leur avait déjà acquis toute ma reconnaissance.

D'addition que vous êtes chargés de faire, et que vous faites maintenant à ce témoignage, me met dans l'embarras, et hors d'état d'exprimer ce qu'elle me fait éprouver.

Le sentiment qui me domine pourtant, est l'espoir où je suis que les citoyens de Québec ne manqueront jamais de serviteurs fidèles et zélés, puisqu'ils savent si bien reconnaître les services qui leur sont rendus.

Le plaisir que j'éprouve en recevant le présent qui m'est offert, est augmenté par l'information qui m'est transmise, que l'exécution de ce beau travail a été dirigée par l'honorable M. Pemberton, qui a été pendant longtemps, un de nos citoyens les plus respectables et les plus respectés, que nous avons vu partir avec chagrin ; mais qui depuis son départ nous a donné plus d'une preuve, qu'il n'a pas oublié la localité où il a contracté des liens dont il a tant de raison de se féliciter, et qui l'unissent à nous d'une manière si étroite.

Je suis flatté de savoir son nom parmi ceux des souscripteurs.

Je vous remercie sincèrement, messieurs, du trouble que vous vous êtes donné pour mettre à exécution la tâche qui vous avait été confiée par les citoyens de Québec, recevez pour vous-mêmes et faites leur agréer, je vous prie, l'assurance de ma profonde reconnaissance, de mon dévouement le plus complet et de mon désir ardent de pouvoir encore leur être utile.

L'allusion amicale que vous faites aux afflictions dont la providence a dernièrement visité ma famille et la sympathie que vous exprimez à ce sujet, seront pour madame Caron et pour moi-même une douce consolation aux chagrins, dans lesquels nous ont plongés les pertes que nous venons d'essuyer.

Voici maintenant une description de la coupe que nous empruntons au *Canadien* :

Nous avons visité ce bel ouvrage, qui consiste en une sorte de coupe élevée, du travail le plus gracieux et le mieux fini, soutenu par un pied élégant, sculpté et poli de la manière la plus soignée. Sur le piedestal et autour du pied de la coupe sont trois gracieuses statuettes d'argent massif détachées de la colonne, et de l'effet le plus riche. Sur deux côtés de la base qui forme trois écussonnements de feuilles d'acanthe est gravée dans les deux langues, l'inscription-délicieuse suivante :

A L'HONORABLE  
RÈNÉ DOUARD CARON,  
ORATEUR DU CONSEIL LÉGISLATIF DU CANADA.  
Ce

témoignage de l'estime de ses concitoyens et l'une et l'autre  
origine,

lui est présenté en reconnaissance du zèle et de l'hallieté qu'il a montrés dans l'exercice de ses fonctions publiques comme maire de la cité de Québec pendant l'espace de dix ans, — et comme un gage de la vive affection personnelle que lui ont acquise en toute occasion l'aménité de ses manières et la bienveillance de son caractère."

— Les journaux du Nouveau-Brunswick disent que la plus grande détresse règne aux Isles de la Magdeleine. La farine s'y vend 20 piastres le quart. Le nombre des loups marins pris cette année se monte à 300.

*Canadien.*

*Accidents.* — La saison qui commence semble devoir être aussi féconde que celle de l'an dernier en morts violentes et en accidents de tous genres. Hier matin un émigré âgé de 80 ans a été trouvé mort sur le quai Napoléon où il avait passé la nuit avec sa famille.

Mardi dernier un étranger du nom de Fitzpatrick qui s'était engagé chez un fermier, s'est noyé volontairement dans la rivière St. Charles. On ignore la cause de cet acte de désespoir. *Idem.*

FRANCE.

Paris 15 mai 1847. — "L'homme s'agite, et Dieu le mène," disait un jour M. Guizot, à la tribune, par réminiscence d'une magnifique expression de Bossuet. Sous une forme moins pompeuse, le bon sens populaire dit la même chose depuis quarante siècles : "L'homme propose et Dieu dispose ;" mais il paraît que M. Guizot avait oublié cela le jour du banquet de Lizieux. A la suite des élections qui venaient de lui donner une majorité magnifique, même à ses espérances, M. Guizot pensait que le ministère n'avait qu'à s'endormir dans une douce sécurité. L'élection de M. de Malleville à la vice-présidence de la chambre fut une première déception ; mais on s'en remit comme d'un mauvais cauchemar, et les ministres se retournèrent sur le lit de plume de leur majorité de 100 voix, qui lapida de ses boules la désagréable motion de M. Du Vergier de Hauranne. Toutefois le sommeil ministériel était troublé par ce petit groupe de forfadets qu'on étiqueta du nom inquietant de conservateurs progressistes, et qui progressèrent si bien que lors de la discussion de la motion Rémusat, la majorité ministérielle se trouva réduite à 42 voix. Evidemment la partie se gâtait d'une manière imprévue ; cependant, "avec 42 voix de majorité on peut vivre," se disaient MM. de Mackau, Lacave-Laplague, et Moline de St. Yon. Cela est vrai en prin-

cipe ; ce qui n'empêche pas ces trois illustres ministres de dormir aujourd'hui dans la tombe, c'est-à-dire d'être rentrés dans la vie privée. On dit que certains mots font à leurs amis qui sont encore dans ce monde l'espérance de les tirer par les pieds pendant leur sommeil or les ministres défunts paraissent jouer le même rôle à l'égard des ministres survivants. Comment ceci advint, c'est ce que nous dirons tout à l'heure, après avoir, selon l'usage, exécuté préalablement notre tour du monde.

## LE KNOUT.

CHAPITRE 15.

SUITE.

— Dès les premiers jours de votre maladie, il y a bientôt trois mois un journal nous apprit que le comte Bialewski et sa fille et plusieurs autres nobles polonais venaient d'être dirigés vers Tobolsk, en Sibérie, vous sentez, mon jeune ami, qu'il n'y a pas de puissance humaine qui puisse prétendre à les tirer de là ; Dieu seul a ce pouvoir, prions-le qu'il touche le cœur du Czar.

Oh ! j'irai, j'irai, reprit Raphaël d'une voix résolue, et si je ne puis les sauver, je partagerai du moins leur triste sort.

— Pour ce qui est de partager leur sort, répondit flegmatiquement maître Albrecht, la chose est facile et certainement inmanquable, si vous vous hasardez dans cet horrible pays.

— Peut-être leur seriez-vous plus utile, ajouta Mme. Albrecht, en demeurant ici et en faisant intercéder auprès de l'empereur par quelques personnages puissants.

— Non, non, répondit Raphaël, il faudra bien des années avant que l'Empereur s'adoucisât, et d'ici là ma femme et son père auront succombé sous le poids de leurs misères. Je partirai donc, c'est dit ; et j'espère, maître Albrecht, que vous voudrez bien consentir à faciliter ma fuite.

— Je ferai tout ce que je pourrai pour vous. Mais j'aurais voulu vous rendre un meilleur service.

Raphaël passa encore une quinzaine de jours en nouveaux préparatifs, qui consistaient surtout en une étude approfondie des lieux qu'il allait parcourir : il consulta toutes les cartes et se traça un itinéraire minutieusement détaillé presque jour par jour ; car déguisé en paysan, il prétendait se faire passer pour un habitant du pays ; et d'étape en étape, de village en village, il espérait arriver ainsi jusqu'aux extrémités de la Russie d'Europe. L'excessive témérité de ce projet était peut-être ce qui le rendait praticable, puisqu'on ne pouvait pas supposer qu'un proscrit oserait de la sorte revenir sur ses pas et se montrer sur un territoire où tout devenait péril pour lui.

— En bien, soit, disait maître Albrecht, je veux croire que votre audace fera votre sûreté ; car il est vrai que vous sachant hors de Pologne, personne ne s'imaginera de vous y chercher. Vous arriverez jusqu'en Sibérie, je l'admets : comment en sortirez-vous avec vos compagnons ?

— Je ne veux rien prévoir d'aussi loin, répondit Raphaël ; une fois là bas, nous nous inspirerons des circonstances et des lieux.

Raphaël prit aussi quelques arrangements avec son hôte au sujet de valeurs assez considérables en diamants et en papiers de banque, reste de ce que lui avait autrefois confié le comte Bialewski dans la prévision du désastre qui s'était depuis réalisé. Maître Albrecht restait dépositaire des trois quarts de ces valeurs pour les remettre à qui de droit lorsqu'il en serait requis. Raphaël ne se chargeait que de ce qu'il pouvait facilement cacher sur lui et de ce qui pouvait être utile à l'exécution de son projet. Il ne s'agissait plus que de passer la frontière, et ce n'était pas une petite difficulté : tenter de le faire par surprise était en ce moment presque impossible, tant les Russes étaient sur leurs gardes, se préoccupant, il est vrai, beaucoup plus d'empêcher de sortir que d'entrer. Il fallait donc aviser à un autre moyen, et il n'y en avait pas deux : c'était de se procurer un passeport et de voyager sous un nom supposé. Mais autre difficulté non moins grande que la première, et dont Raphaël se serait tiré par un coup de désespoir si maître Albrecht ne fût venu à son secours. Voici ce que le digne homme avait imaginé : Ayant remarqué que Raphaël parlait parfaitement l'allemand, il lui proposa de rentrer en Pologne comme voyageur d'une maison de Culin pour le commerce des fourrures, ce qui l'autorisait précisément à traverser l'empire russe et à parcourir toute la Sibérie. Raphaël accepta avec empressement cette proposition, et ayant été mis en rapport avec le négociant en question, intime ami de maître Albrecht, il passa plusieurs jours à se bien pénétrer de tout ce qui constituait ce négoce, et il y réussit avec facilité, grâce à ses connaissances en histoire naturelle.

Peu de temps après il prenait congé de ses hôtes, en leur laissant